

L'adieu

Bertrand Gaydon

Pourquoi dit-on *faire ses adieux* plutôt que *faire son adieu* ?

Pourquoi employer le pluriel ? On dit certes : présenter ses hommages, ses respects, ses devoirs, toucher ses émoluments, donner des gages. Peut-être le pluriel fait-il bouquet, richesse, multitude bigarrée ; peut-être aussi dénote-t-il une charge émotionnelle.

Google Translate donne aussi un pluriel en anglais : *make one's farewells*. Jamais entendu. En plus, un *farewell* n'est pas un adieu, mais plutôt un *porte-toi-bien*, un *prends-soin-de-toi* comme on entend dire depuis quelque temps, un salut léger loin de recéler la charge dramatique de l'adieu. En espagnol et en portugais, on parlera de *despedida*, donc de la séparation elle-même plutôt que du salut ou des vœux, séparation dont le groupe consonantique formé du S et du P évoque le déchirement. D'autres langues proposent un

verbe, plus ou moins équivalent à prendre congé, et qui en possèdent la retenue, la discrétion : *sich verabschieden* en allemand. *Der Abschied*, l'adieu : le titre du lied de Mahler a quelque chose de définitif et semble clore non seulement la relation évoquée mais aussi le sujet des adieux lui-même, à la manière de Goethe écrivant « Das Sonett » (Le sonnet) ou de Volkswagen faisant la publicité de « Das Auto ».

Je n'ai jamais d'idée pour les cadeaux, de Noël, d'anniversaire, de mariage ou autre, et j'en avais encore moins pour un cadeau d'adieu. J'avais pensé à des fleurs, les chocolats ne me paraissant pas adaptés à cette occasion, et j'avais demandé à la fleuriste : des fleurs qui ne tiennent pas longtemps. Le problème des cadeaux, c'est que ce sont aussi des souvenirs, et en l'occurrence il ne fallait pas laisser trop de souvenirs : il faut tourner la page, c'est ce qu'on dit dans ces cas-là.

L'idéal, le plus approprié serait un cadeau qu'on jette directement à la poubelle. S'agissant de fleurs, il fallait donc qu'elles fanent rapidement.

Je voudrais des fleurs périsab', répétai-je en souriant, et en imitant légèrement l'accent de Jacques Brel dans *Les bonbons*, pour essayer de donner un tour facétieux à cette curieuse demande. J'aurais bien voulu lui dévoiler mes

intentions, car les femmes en général et les fleuristes en particulier ont toujours des bonnes idées de cadeaux, mais je craignis qu'elle prenne ça pour un mauvais augure. Les inconnus réagissent souvent de cette manière quand on leur parle de mort ou de séparation.

– Si c'est pour offrir, il vaut mieux qu'elles durent, dit-elle.
– C'est pour offrir, mais c'est un cadeau d'adieu, ne pus-je m'empêcher de répondre. On offre quoi dans ces cas-là ?
– On n'offre pas des fleurs. On fait plutôt une lettre d'adieu. Bien joué, pensai-je. Passing shot le long de la ligne. Moi j'avais eu peur de l'effrayer un peu, mais avec sa lettre d'adieu, c'est elle qui m'angoissait beaucoup. Une lettre d'adieu, pour moi ça évoquait plutôt un suicide.

En attendant, l'expression « il faut tourner la page » m'avait donné une autre idée : un robot qui tourne les pages d'un livre. J'avais vu ça, je crois, dans *L'argent de poche* de Truffaut : il me semble que c'est un cadeau que faisait un des gamins, le héros (si on peut dire) du film, à son père tétraplégique. Pas évident à trouver dans les quelques heures qui me séparaient de la rencontre, en revanche ça m'amena à l'idée suivante : ce qu'on appelle en anglais un *page turner*, à savoir un roman qui se dévore, qu'on ne peut pas lâcher avant la fin, avant de connaître le coupable ou le

fin mot de l'histoire. On le consomme et on le jette après l'avoir fini : voici donc un cadeau qui répond aux deux critères, celui de la symbolique (la page tournée) comme celui de la périssabilité. En plus on en trouve partout.

Dommage que ce soit maintenant que la fin approche que je me mets à avoir des bonnes idées de cadeaux, pensai-je.

On était aux heures creuses de l'après-midi et je me mis à bavarder avec le libraire. Quelques clients qui fouillaient dans les rayons entendaient notre conversation. D'habitude je déteste être entendu par des inconnus, surtout sur des sujets aussi intimes, mais là, étrangement, j'aurais désiré un attroupement. J'aurais aimé un débat, une pluralité d'opinions. Et je parlais à voix haute pour tout le magasin.

- Le problème, disais-je, c'est qu'on n'apprend pas à dire adieu. Ni nos parents, ni nos maîtres, ni nos amis ne nous apprennent ça. Ils sont d'ailleurs aussi dépourvus que nous face à cela. On apprend à commencer mais jamais à finir. Alors pour les adieux on se retrouve aussi désemparé qu'un gamin qui va à son premier rendez-vous, aussi mal préparé et même davantage, sauf qu'on n'a même pas la perspective d'un beau lendemain pour compenser : on n'a que la tristesse, en plus de la gêne.

Tant qu'on est gêné, on n'est pas triste, remarqua très justement le libraire, sans me regarder car il tapait quelque chose sur son ordinateur (les libraires tapent toujours quelque chose sur leur ordinateur : à mon avis c'est pour éviter de regarder les clients. Ils sont lecteurs, leurs clients aussi, et il y a quelque chose de si intime dans la lecture, ou même dans le choix d'un ouvrage, dans la recommandation d'un livre, que la pudeur commande de baisser les yeux).

Il reprit, toujours sans me regarder :

– Dans le temps j'avais une coloc' qui disait que si on a l'habitude de se passer de quelque chose d'essentiel, alors on ne souffre pas, par exemple quand on perd un être cher. Elle avait institué un exercice très efficace : chaque jour elle fermait à clé un tiroir ou une armoire, et on était donc obligé de vivre pendant une journée sans son contenu. Un jour elle condamnait l'armoire à pharmacie, le lendemain le tiroir des casseroles, le surlendemain la commode où étaient rangées les factures. Évidemment elle ne le disait pas à l'avance.

Pour éviter par exemple de voir l'accès aux pullovers interdit en plein cœur de l'hiver, on les répartissait en plusieurs endroits. On en venait à trouver dans chaque placard, dans chaque tiroir, un mélange d'habits, de nourriture, de cosmétiques, de livres, etc. Ma coloc' disait que c'est un

enseignement pour la vie : on dit qu'il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier, et pourtant c'est ce qu'on fait en permanence, en s'attachant à une seule personne, en n'ayant qu'un travail, qu'un logis, en ne pratiquant qu'une langue. Grâce à cet exercice, on avait enfin compris comment se préparer à la perte, et justement tout est dans la préparation.

Il faut apprendre à se passer de l'essentiel, convins-je. Les SDF ou les migrants auraient sûrement beaucoup à nous apprendre là-dessus.

La dame qui passait à la caisse intervint :

– Elle ne me plaît pas trop votre méthode. Gare à qui verrouille mes tiroirs ! Je peux devenir violente dans ces cas-là.

Le libraire se tourna vers moi cette fois-ci.

– Vous voyez, dit-il, c'est bien ça le problème : on veut apprendre, mais on veut aussi que l'apprentissage soit indolore.

– Quand on apprend, conclus-je, on a la douleur de l'apprentissage, puis la douleur de la perte. On souffre donc deux fois. Alors que quand on n'apprend pas on ne souffre qu'une seule fois, lors de la perte.

Dans le bus 80, j'occupais une place située juste devant la portière du milieu. Il était clairsemé, le bus, comme la librairie. Les heures creuses. Tout était clairsemé, jusqu'à mon âme.

Du siège juste derrière le mien me parvint d'abord un soupir résigné, puis un autre, enfin un sanglot étouffé, celui d'une assez jeune femme à en juger par sa tonalité. Je soupesai l'idée de me retourner et d'essayer de la consoler, mais mon désordre intérieur même ne me dissimulait pas l'incongruité d'une telle entreprise. Les sanglots continuaient d'arriver, à bas volume toujours mais occasionnellement convulsifs.

J'essayais de l'imaginer : petite ou grande ? Blonde ou brune ? Habillée de quelle manière ? Elle était à moins d'un mètre de moi, je percevais quelque chose de son âme au travers de ses sanglots, et pourtant j'ignorais tout de son apparence.

Que dire d'ailleurs pour la consoler ? J'essayai mentalement de formuler un discours de consolation, et je m'aperçus bien vite que c'était aussi difficile que de trouver une idée de cadeau. Spontanément, j'aurais commencé par dire que je comprenais sa douleur et que je la partageais, et c'est curieux qu'un mensonge aussi manifeste soit la première chose qui vienne à l'esprit. Je vous comprends, je comprends

votre révolte, je comprends votre peine et je la partage, c'est d'ailleurs devenu un poncif des discours politiques : la compassion est de mise en toute circonstance. La vérité, c'est que je ne comprends rien à sa douleur, ni elle à la mienne, ce n'est pas parce qu'on souffre tous les deux qu'on a quelque chose en commun. Et pourtant j'éprouvais le désir irrésistible de la consoler, alors que ses sanglots étouffés continuaient à me parvenir.

L'idée suivante consistait à dire que la douleur est brève, pour aiguë qu'elle soit, et la porte d'accès à un bonheur bien plus grand. Comme disent les analystes financiers : on enregistre des fluctuations à court terme sur les indices, mais la tendance long terme est haussière. C'est d'ailleurs cette formulation que j'aurais employée. Ça fait plus scientifique et moins rebattu que : la vie vous réserve encore des joies dont vous n'avez pas même idée.

Elle se leva pour sortir Place de l'Europe, et j'aperçus enfin son visage, et je constatai qu'elle ne sanglotait pas, mais au contraire qu'elle tentait de réprimer un fou-rire. Elle en laissait échapper des bribes par saccades, les réprimait par des convulsions, au point qu'on distinguait à peine les unes des autres. Il est vrai que rien ne ressemble plus à un sanglot étouffé qu'un rire étouffé. Quand elle fût sur le trottoir, le

rire éclata au point de la faire se plier ; elle dut prendre appui sur les grilles qui donnent sur les voies de la gare Saint-Lazare.

Je pensai d'abord : c'est de moi qu'elle se moque, de ma ridicule prétention à consoler une inconnue dans le bus. Puis : je suis parvenu à la consoler au-delà de toute attente, puisque maintenant voilà qu'elle s'esclaffe. Et enfin : c'est incroyable comme on ramène toujours tout à soi-même.